Document generated on 04/26/2024 7:20 a.m.

Québec français

Trésor de la langue française au Québec (XIV)
En criant lapin!

Lionel Boisvert

Number 59, October 1985

URI: https://id.erudit.org/iderudit/48219ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Boisvert, L. (1985). Trésor de la langue française au Québec (XIV) : en criant lapin! *Québec français*, (59), 22–23.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1985

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

C'est au plan de l'écriture qu'a été fait un des principaux efforts de l'auteur, en particulier au plan de la langue. L'adaptation (ou la transcription) phonétique atteint ici un niveau insurpassé (croyons-nous...) dans le roman québécois, soit qu'il calque minutieusement les moindres effets d'articulation, de prononciation, de déformations linguistiques de personnages faiblement scolarisés, soit qu'il reproduise, avec l'exactitude technique d'enregistrements pris sur le vif, le langage des enfants dans ses balbutiements, ses approximations, ses hésitations et ses erreurs parfois comiques, parfois navrantes. Tant de travail, tant d'acharnement affecté à cette tâche pose la question de l'utilité (est-ce une leçon ?) d'une telle démarche. Il est hors de doute qu'il décrit un petit monde bien délimité — exemplaire, de ce fait —d'un quartier spécifique de Montréal, d'un groupe restreint d'individus, en même temps qu'il le caractérise à merveille (!). Le « jeu » en vaut-il la chandelle ? Vaut-il la peine — comme chez Tremblay — de pousser la peinture/caricature à ce point de fidélité ? La satire n'est certainement pas innocente...

De même l'introduction de québécismes — de bon ou de mauvais aloi — au travers de phrases par ailleurs écrites et structurées selon la « norme » rend une sorte de parler au second niveau, celui des personnages auxquels l'auteur « emprunte » leurs façons de s'exprimer (paparmane, s'écrapoutissaient, un troque cat par cat, une table de poule, une chambre d'espère, un bégouéle, se faire griller, tête d'oreiller...). Fabienne décrit ainsi sa « mission » : « Il s'agissait de s'infiltrer au sein du petit peuple, de copier les gestes des gens, d'adopter leurs habitudes et leur langage [...] bref, d'imiter l'ensemble de leur comportement » (p. 91). La tâche est singulièrement bien réussie et par Fabienne et par la romancière. D'autre part, l'écriture de l'auteur comporte nombre de phrases « bien tournées », conventionnelles ou « conventuelles »... composées de formules toutes faites, d'épithètes obligées, de poncifs littéraires qui dénotent l'application.

Rachel Fontaine doit dépasser les procédés pour atteindre à la pleine maturité de son écriture et de son style, sans renier son individualité. Elle possède de l'étoffe, car son roman manifeste un talent indéniable. Le jeu social auquel se livre Fabienne avec tant de spontanéité et de générosité se reflète chez la romancière qui, elle aussi, s'adonne à l'écriture par inclination et avec passion, et qui promet les plus brillantes réussites.

Gilles DORION

Rachel Fontaine, *Black Magic*, Montréal, Quinze, 1985, 329 p.

TRÉSOR DE LA LANGUE FRANÇAISE AU QUÉBEC (XIV)

EN CRIANT LAPIN!

lionel boisvert

Toute communauté linguistique possède son propre répertoire d'expressions figées, généralement imagées, qui sont des éléments de discours préconstruits, se présentant tout faits à l'esprit des locuteurs. Comme pour tout autre élément lexical, le lexicographe ne peut éviter de se poser le problème de leur origine, beaucoup plus ardu que dans le cas des mots simples. En effet, dans ce dernier cas, on se contente habituellement d'en préciser l'origine, soit dans la langue mère, soit dans une autre langue (le français *mur*, par exemple, vient du latin *murum* et *redingote*, de l'anglais *riding-coat* : ceci tient lieu d'explication). Dans le cas des expressions figées, imagées surtout, si l'origine des éléments constitutifs est claire, ce sont plutôt les raisons précises de leur association qui font problème, parce qu'elles se perdent le plus souvent dans la nuit des temps, dans les méandres de l'inconscient collectif.

Il en est ainsi de l'expression québécoise, banale à première vue, qui sert de titre à cette chronique : faire quelque chose *en criant lapin*, c'est faire quelque chose rapidement et facilement, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. L'expression a déjà été relevée par plusieurs lexicographes et observateurs québécois du langage depuis le début du XX^{e} siècle, d'abord sous sa variante (plus ancienne, semble-t-il) *en criant ciseau*, puis, moins fréquemment, *en criant Jack*, et enfin, forme la plus répandue, *en criant lapin* (parfois déformée en *en criant la paix*).

L'explication un jeu d'enfants ?

Selon Jacques Cellard, le seul linguistique à en avoir hasardé une explication, cette expression « correspond sans doute, du moins à l'origine, à un jeu d'enfants dans lequel il fallait crier le plus vite possible un mot banal, *lapin* ou *ciseau*, pour ne pas perdre » (dans *Ça mange pas de pain*, Paris, Hachette, 1982, p. 98).

Cette hypothèse a le mérite d'être imaginative, mais qu'explique-t-elle vraiment ? D'une part, on ne connaît pas un tel jeu et, d'autre part, le hasard a bon dos qui constitue le seul lien entre les divers éléments du paradigme, *lapin*, *ciseau* et *Jack*. La seule explication valable à nos yeux serait celle qui établirait un lien plausible entre ces éléments variants, car enfin, pourquoi *lapin* et pas *cheval*, *ciseau* et non *marteau*, etc., qui sont pourtant tout aussi banals ?

Nous avons pu bénéficier, pour notre investigation, de quelques données qui faisaient défaut à Jacques Cellard ; un rapide examen de sources récentes (notamment *Le parler populaire du Québec et de ses régions voisines. Atlas linguistique de l'Est du Canada* de G. Dulong et G. Bergeron, ainsi que le fichier lexical du TLFQ) et des enquêtes personnelles nous ont livré de cette expression les variantes que voici, plus rares assurément, mais bien attestées tout de même : *en criant couteau*, *en criant bine* et *en criant fusil*.

Et s'il y avait cris et cris !

Or, le lien entre les éléments variants existe et on le retrouve, à notre avis, (à une exception près), dans les cris des marchands ambulants qui arpentaient les rues des grandes villes d'Europe et d'Amérique, jusqu'à la fin du siècle dernier — un peu plus tard pour certains — pour y proposer les marchandises les plus hétéroclites. Depuis le moyen âge, frappé par leur pittoresque, on a enregistré les cris de ces vendeurs itinérants qui déambulaient en criant qui « lapins, peaux de lapins », qui « couteaux, ciseaux

à repasser», qui « fusils, achetez les bons fusils» (il s'agit ici des petits morceaux d'acier avec lesquels on frappait une pierre pour en faire jaillir des étincelles, l'ancêtre de notre briquet en somme), etc. Les marchands de lapins et de fusils, les repasseurs de ciseaux et de couteaux comptent parmi les types les plus constants de ces marchands tels que nous les représente l'imagerie populaire (v. par exemple Massin, *les Cris de la ville*, Paris, Gallimard, 1978). *En criant bine* semblait échapper au paradigme jusqu'à ce que nous apprenions, en lisant des mémoires de vieillards, qu'au début du siècle, dans la région montréalaise, des marchands itinérants vendaient de par les rues des « fèves au lard», dans des petites voitures bien caractéristiques, en criant « bines», comme il se devait. Seul *en criant Jack* échappe finalement à cette explication, mais il aurait été intégré tout naturellement à la série à partir de l'anglais populaire qui exprime la même idée en disant « before one can say Jack Robinson», expression attestée depuis le XVIII[e] siècle (v. E. Partridge, *A Dictionary of Slang and Unconventional English*, London, Routledge & Kegan Paul, 5[e] éd., 1961).

Le mot, communément vu comme la plus petite unité de discours, peut aussi représenter une unité de temps, la plus petite qui soit, comme en témoignent des expressions populaires comme : « je n'ai pas eu le temps de dire un mot que...» ou « le temps de le dire, il était déjà parti». Les cris des marchands, véritables enseignes sonores, inlassablement répétés — et avec un débit combien rapide ! — étaient souvent réduits à une suite de syllabes difficilement compréhensibles, mais néanmoins identifiables par la mélodie et l'intonation propres à chaque spécialité. Qu'y aurait-il d'étonnant à ce que ces mots justement, les plus fréquents d'entre eux, qui envahissaient littéralement la rue, soient devenus des symboles de l'instant, synonymes de rapidité ? L'association a d'abord pu se faire aussi à partir d'énoncés directement reliés au commerce, semblables à celui-ci, tiré du *Soleil* du 29 mars 1985, p. D-5 : « [...] certaines maisons Kinsmen se sont vendues en criant ciseau...[...] ».

Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, car il est rare en la matière de pouvoir atteindre à des certitudes absolues, elle a au moins sur la première l'avantage d'établir un lien entre les différentes variantes du paradigme et de fournir une explication plausible pour celle qui semble s'en écarter : en ce sens, elle est explicative. Et, c'est finalement le propos que nous voulions illustrer ici : il en est de la linguistique comme de l'histoire ou de toute autre science, l'explication se doit d'être unificatrice, ou alors elle n'est pas.

Cette expression compte-t-elle, dans votre usage ou dans celui de vos proches, des variantes qui nous auraient échappé ? Peut-être aussi auriez-vous une meilleure explication à nous proposer ?

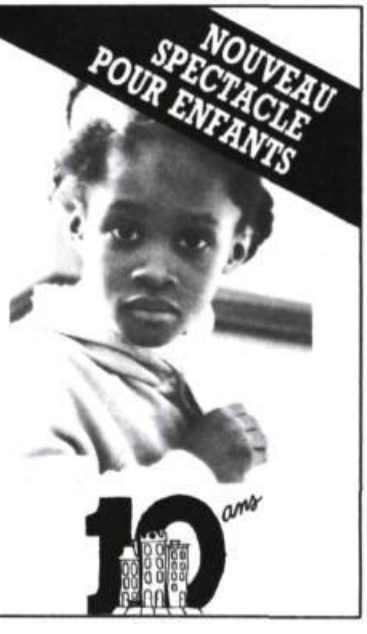
Écrivez-nous à : *Enquête TLFQ, Langues et linguistique, Faculté des lettres, Université Laval, Québec, G1K 7P4.*

Le P'tit Néo

En anglais, **New Canadian Kid** a été joué au-delà de 400 fois! Enfin en français, voici **Le P'tit Néo**

Une pièce sur l'adaptation des enfants immigrants à un nouveau pays

Disponible dans les écoles primaires dès maintenant

Une présentation du Théâtre de Quartier

INFORMATION : (514) 845-3338